

Encore enfant, Iggi a risqué sa vie pour rejoindre la Suisse sans ses parents

Asile Depuis son village en Erythrée, le garçon a voyagé durant des mois à pied, en stop, en camion et en bateau. Il fait partie des quelque 800 mineurs non accompagnés arrivés en Suisse en 2014.

Camille Krafft

camille.krafft@lematindimanche.ch

Au foyer, c'est lui le plus petit. De certains de ses compagnons d'étage, dont les bras et les jambes semblent avoir poussé de manière anarchique, on dirait qu'ils sont «des jeunes» ou «des ados». Mais lui, avec ses canines éclatantes et ses chevilles menues, est encore, clairement, un enfant. Nous l'appellerons Iggi, un prénom érythréen d'emprunt. Officiellement, Iggi annonce 14 ans, mais sans doute est-il, comme les autres, très pressé de grandir pour devenir indépendant et gagner de l'argent.

Iggi est un requérant d'asile «mineur non accompagné», ou MNA dans le jargon des professionnels. Sa maison, c'est un immeuble ancien aux façades délavées perché au-dessus du rond-point de Malley, à Lausanne, où des conducteurs toujours pressés piaffent constamment derrière leur volant. Un foyer géré par l'Etablissement vaudois d'accueil des migrants (EVAM), dont trois étages sont réservés aux MNA. Iggi y partage une chambre aux murs quasi nus avec un autre jeune Erythréen, projeté trop tôt comme lui sur la route de l'exil. Au-dessus de leurs lits respectifs, une croix orthodoxe dessinée à la main sous une reproduction d'une vierge à l'enfant, et un dessin à motifs géométriques réalisé par Iggi dans sa classe d'accueil. Sous la fenêtre, plusieurs paires de baskets soigneusement alignées (le sacro-saint football) font office d'unique richesse.

795 MNA en 2014

Dans cette maison vivent deux de ses cousins, des compagnons de voyage. Au total, vingt-cinq des quarante-huit jeunes habitants du lieu sont originaires d'Erythrée, grappes de gamins aux longs cils et aux regards avides, qui tranchent avec la mine blasée des adultes logés quelques étages plus bas. Selon le Secrétaire d'Etat aux migrations, 521 des 795 mineurs non accompagnés arrivés l'an dernier (ils n'étaient que 485 en 2012) sont originaires de ce pays de la Corne de l'Afrique déserté en masse par ses habitants, qui fuient la dictature. Ce qui leur vaut d'être étiquetés «MNA», c'est qu'ils sont venus seuls, sans leurs parents. Partis seuls d'un petit village près de la frontière éthiopienne, où l'on paie pour regarder la télé chez ceux qui ont l'électricité, jusqu'à Lausanne, capitale olympique.

Son récit, Iggi le déroule doucement, avec l'aide d'une interprète parlant le tigrigna, et qui pousse, par moments, des exclamations de surprise. Dans sa vie d'avant, il était écolier par intermittence, à savoir quand sa mère n'avait pas besoin de lui pour s'occuper des bêtes. L'école était à une heure de marche de la maison et les vaches «avaient la même forme que celles-ci, mais avec des cornes», explique-t-il en montrant une photo de paysage suisse punaisée au mur. Rires. Son foyer, c'étaient des murs en pierre et un toit de tôle sur lequel



Iggi vit dans un foyer lausannois réservé aux requérants mineurs non accompagnés. Il fréquente l'école obligatoire. Yvain Genevay

on entendait le *toc, toc, toc* de la pluie, traduit l'interprète en mimant les gouttes avec ses doigts.

On ne sait pas si Iggi a vraiment employé l'imparfait, peut-être n'y a-t-il même pas d'imparfait en tigrigna. Ce que l'on sait en revanche, c'est que la Suisse, comme la plupart des pays européens, n'envisage généralement pas de renvoyer les requérants érythréens chez eux: les risques de mauvais traitement, de torture ou d'emprisonnement sont trop grands, en particulier pour les jeunes gens ayant fui le service militaire obligatoire et leurs proches. Iggi devrait donc rester au foyer de l'avenue du Chablais jusqu'à ses 18 ans, explique sa directrice, Nathalie Roethlisberger. «Si la procédure est positive et qu'il obtient un permis B avant sa majorité, il sera sous la responsabilité du Centre social d'intégration des réfugiés, qui devra lui trouver un logement.»

Des causes du départ d'Iggi, comme de toute son histoire d'ailleurs, nous ne saurons que

ce qu'il veut bien en dire. Une fâcherie monumentale avec sa mère, murmure-t-il, qui lui fait prendre, à pied et sans bagages, le chemin de l'Ethiopie, où se trouvent déjà deux de ses cousins. On aurait imaginé le fantasme d'une ville européenne, un rêve de liberté ou d'une paire de Reebok neuves, mais rien de tout cela, assure-t-il. Iggi, petit bonhomme aux boucles douces gagné par la colère, aurait simplement suivi le sentier tracé par d'autres. Dans un camp éthiopien où l'on distribue des sachets de nourriture lyophilisée, il retrouve ses cousins. Ensemble, avec un peu d'argent accumulé lors de leur séjour dans le camp, les trois garçons décident de rejoindre le grand frère d'Iggi, qui se trouve au Soudan. Un frère «intelligent», qui a «des certificats d'études. Je n'en ai jamais parlé avec lui, mais je crois qu'il a fait son service militaire.» Un déserteur? Peut-être, sans doute, car ils sont nombreux à fuir l'enfer de l'armée,

qui brise ses propres enfants par l'endoctrinement.

Le voyage dure trois semaines, dont deux en voiture et une à pied, dans le désert. «On avait juste une grande écharpe dans laquelle passer la nuit. Au matin, je ne retrouvais plus les autres, parce qu'ils étaient recouverts de sable.» Durant leur périple, ils sont sans cesse portés, soutenus par des migrants plus âgés, issus du même village, de la même région qu'eux. Ce qui a le plus marqué Iggi, ce n'est pas la faim, ni la douleur, mais la saleté. Il répète, plusieurs fois, en s'aidant de ses mains pour montrer tout son corps. «Si vous m'aviez vu, vous ne m'auriez pas reconnu.» Une crasse tenace qui le poursuivra jusqu'à Lampedusa.

Car bien sûr, arrive le moment où il faut songer à traverser la Méditerranée. C'est l'oncle d'Iggi, également établi au Soudan, et peut-être son frère, qui auraient payé le voyage. Départ pour la Libye, à pied, en voiture, ou dans ce camion qui transporte des dizaines de personnes entas-

«Vers 4 heures du matin, on nous a dit de courir vers le bateau. Comme on était devant, on s'est retrouvés dans la cale. C'était rempli d'eau, on était trempés, gelés»

Iggi, requérant d'asile mineur non accompagné

sées sur des barils de marchandise. «A la frontière, on était tellement nombreux qu'ils n'ont pas pu arrêter tout le monde.»

Encore un mois de route, puis vient le moment de prendre le bateau. Plus de trois mois se sont écoulés depuis qu'il a quitté sa maison au toit de tôle, où c'est justement la saison des pluies. L'attente a lieu dans une grande halle d'un port dont il ignore le nom, où les passeurs comptent, une à une, 163 personnes. «Il y avait des Syriens, des Somaliens, des Ethiopiens et des Erythréens. Vers 4 heures du matin, on nous a dit de courir vers le bateau. Comme on était devant, on s'est retrouvés dans la cale. C'était rempli d'eau, on était trempés, gelés. C'est un Arabe qui pilotait l'embarcation. La mer était calme, mais à un moment donné, on a compris qu'il s'était perdu. On a été secouru par un navire de sauvetage.» A-t-il eu peur? Iggi hausse les épaules, façon gamin bravahe. «Grâce à Dieu, on est arrivés à Lampedusa.»

Sur l'île, des vêtements secs, du shampoing, de la nourriture. La fin du voyage se fera en ferry, puis en train jusqu'à Chiasso, toujours avec l'aide ponctuelle de migrants de la même région. Le 30 septembre 2014, c'est l'une des seules dates qu'il a retenues, il passe la frontière suisse.

Sinon, Iggi, 14 ans, confond les jours, les noms, tripote les poches de son pantalon, tire sur les manches de son sweat-shirt. C'est mercredi après-midi, les autres sont partis jouer au football, le ventre plein du lait et des tartines de Nutella servies au goûter, avant de s'agglutiner devant l'écran de la salle de loisirs pour suivre la Coupe d'Afrique des Nations. Dans le couloir, les éducateurs s'interrogent: vont-ils couper la télé à 19 h 30 comme c'est la règle pour le repas du soir? Ils n'en ont pas le cœur un soir de championnat.

Demain, Iggi traversera Lausanne avec son abonnement TL pour rejoindre le collège où il effectue sa scolarité obligatoire. Dehors, le silence feutré d'une neige mouillée aura remplacé le bruit des gouttes sur la tôle. Dans un de ces cahiers beiges que des générations de petits Vaudois ont connu, il écrira des mots de français, une langue dans laquelle «il a fait des progrès de compréhension même s'il ne s'exprime pas encore», selon David, l'un de ses deux éducateurs référents. «Iggi fait des efforts pour se séparer du groupe et s'intégrer. Ce n'est pas facile, parce que les Erythréens sont vraiment très nombreux.» Son frère, qui vit dans un «bunker» non loin, vient régulièrement lui rendre visite. Au collège, ses enseignants ont été sensibilisés à la problématique de l'asile. A Iggi, qui bénéficie en outre de la protection d'un tuteur, l'école vaudoise veut offrir exactement les mêmes chances qu'aux autres enfants.

On prend congé. Iggi se lève, nous montre une dernière fois ses jolies dents, quitte le bureau où l'entretien a eu lieu. L'interprète secoue la tête, lâche dans un souffle: «C'est pas possible. Il est trop petit.»

Les conditions d'hébergement sont très dures dans certains cantons

► Difficile de trouver plus vulnérables. Exposés aux abus et à la traite d'êtres humains, les requérants d'asile mineurs non accompagnés sont de plus en plus nombreux à gagner la Suisse, suivant en cela la courbe migratoire générale.

Or, si les plus jeunes sont généralement placés dans des familles d'accueil (dans le canton de Vaud, les moins de 12 ans sont ainsi pris en charge par le Service de protection de la jeunesse), les conditions de logement des autres ne sont de loin pas idéales dans tous les cantons. En novembre dernier,

un groupe de mineurs proposait, avec le soutien du Conseil suisse des activités de jeunesse, une charte à l'Office des migrations pour défendre leurs droits, notamment celui de vivre séparément des requérants adultes. Et en décembre, c'est la conseillère nationale Isabelle Moret qui déposait une interpellation visant à ce que les demandes des mineurs non accompagnés soient traitées en priorité.

Affaiblis physiquement et mentalement par leur voyage, ces mineurs doivent généralement faire l'objet de soins médicaux spécifiques à leur arrivée, expli-

que Boris, éducateur à Lausanne. «Certains ont des parasites ou la tuberculose, et souffrent de traumatismes psychologiques. Suit généralement une phase d'euphorie. C'est après que c'est le plus dur. Ils doivent être bien encadrés.» Karim, également éducateur, qui court régulièrement après ses protégés pour qu'ils ne partent pas sans veste dans le froid, ajoute: «On leur crée un cocon où on est patients, bienveillants.» Des sorties à la patinoire aux repas collectifs, de l'aide aux devoirs aux soirées déguisées, la vie au foyer de Lausanne s'organise comme celle d'une famille.

Ce n'est pas le cas partout. En Suisse romande, les cantons de Vaud et du Valais font figure de bons élèves, selon les spécialistes. A Genève, par contre, où une task force mise sur pied par le Conseil d'Etat a rendu un second rapport en octobre dernier, la situation est encore préoccupante, selon Philippe Klein, psychologue à l'association Appartenances. «Les assistants sociaux n'ont pas les moyens de mener à bien un véritable projet éducatif. Les locaux ne sont pas adaptés et les jeunes sont souvent livrés à eux-mêmes.»